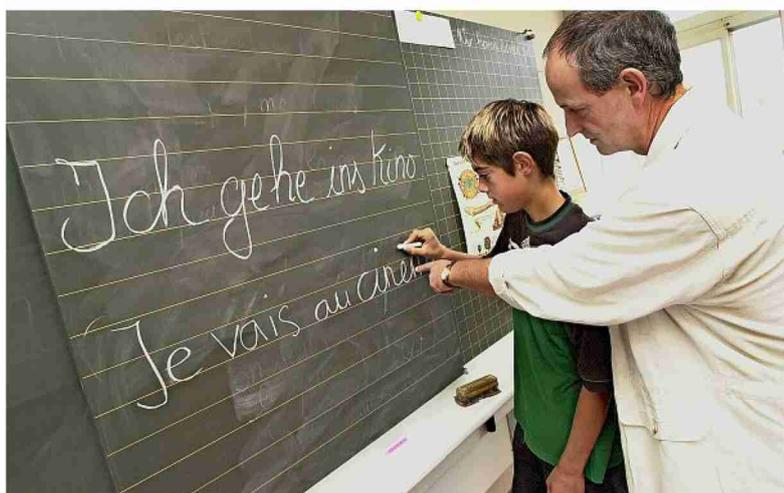




«Les Romands ne sont pas si mauvais en allemand»

La langue de Goethe a mauvaise réputation de ce côté de la Sarine. Mais les élèves alémaniques n'apprécient pas beaucoup plus le français. Le point avec deux experts.



Aujourd'hui encore, l'allemand motive rarement les élèves, qui lui préfèrent l'anglais. PATRICK MARTIN

«**D**er, dem, den, des...» L'apprentissage de l'allemand laisse d'âpres souvenirs à beaucoup de Romands. On dit souvent que les Alémaniques seraient d'ailleurs meilleurs en français. Mais, au-delà du cliché, où en est l'apprentissage de la langue de Goethe de notre côté de la Sarine? Le point avec le professeur Thomas Studer, directeur de l'Institut de plurilinguisme de Fribourg, et Slavka Pogranova, chargée d'enseignement en didactique des langues à l'Université de Genève.

La réalité est en fait plus nuancée. D'abord, les compétences en allemand ne sont pas si mauvaises en Suisse romande, si l'on en croit le monitoring de l'éducation de la Confédé-

ration, souligne Thomas Studer. À la fin de l'école primaire, «88% des élèves atteignent les compétences de base en compréhension orale, 72% en compréhension écrite.»

Les exigences sont toutefois basses: «À ce niveau, les apprenants peuvent comprendre quelques mots et de très courtes phrases dans des textes courts et simples sur des sujets quotidiens très familiers.» Des données plus précises concernant d'autres niveaux d'études restent rares.

Manque de motivation

Une chose est sûre: l'allemand motive aujourd'hui encore rarement les élèves. Thomas Studer et Slavka Pogranova attribuent ces réticences à la manière dont l'allemand est enseigné. Les cours sont souvent donnés en

français, «probablement parce que certains enseignants ne se sentent pas à l'aise avec l'allemand», selon le professeur fribourgeois. Ils se concentrent donc plus sur la grammaire que sur des situations de communication proches de la vie réelle ou des activités ludiques. Des problèmes de motivation similaires se posent du côté alémanique pour le français, discipline impopulaire outre-Sarine.

Selon la chercheuse genevoise, les nouveaux manuels utilisés dans son canton «sont basés sur l'approche communicative» et des propositions de «séquences actionnelles» mettent justement l'accent sur des «tâches que les élèves sont censés accomplir avec succès, par exemple acheter des produits au supermarché ou commander un plat au restaurant». Cependant, pour accompagner ces nouvelles mé-



thodes, «il serait souhaitable de former davantage les enseignants à ce sujet et de voir que l'enseignement est davantage planifié, mis en pratique et évalué dans une perspective actionnelle».

Thomas Studer évoque aussi des espoirs basés sur les séjours d'échange et les formations bilingues. Mais l'allemand n'est pas la langue la plus populaire dans ces programmes en Suisse romande, tout comme le français en Suisse alémanique.

Omniprésence de l'anglais

C'est bien sûr l'anglais qui est le plus demandé. En cause, une différence d'attitude plus que de difficulté. La grammaire et la prononciation anglaises sont complexes. «La prétendue simplicité de l'anglais est probablement due au grand prestige et à l'utilité supposée de l'anglais en tant que lingua franca», soutient Thomas Studer. Mais comme «les compétences en anglais sont aujourd'hui considérées comme allant de soi, l'allemand est une qualification supplémentaire qui peut faire la différence

dans le contexte professionnel. Peut-être faudrait-il également positionner l'allemand en Suisse romande dans ce sens.»

Sommes-nous pour autant meilleurs en anglais qu'en allemand? Slavka Pogranova souligne qu'une différence de niveau n'est «pas avérée dans la littérature scientifique pour les élèves de l'école primaire genevoise», car les données permettant de comparer les deux précisément manquent. Toutefois, «l'entrée dans l'apprentissage de l'anglais peut en effet sembler plus facile au début, avant de se complexifier au cycle d'orientation».

Les deux universitaires soulignent surtout le fait que l'anglais est beaucoup plus utilisé, également dans le domaine privé. «Les élèves sont plus exposés à l'anglais en dehors du contexte scolaire, via la musique, les films, les jeux vidéo», rappelle la Genevoise. Cette exposition supplémentaire favorise l'apprentissage. Les élèves commencent en outre à étudier l'anglais deux ans après l'allemand, et peuvent donc s'appuyer sur leur expérience d'acquisition de cette langue.

Peur du dialecte

Enfin, l'apprentissage de l'allemand est parfois rendu frustrant par la différence entre le Hochdeutsch appris à l'école et les dialectes parlés par les Alémaniques. Ces derniers sont même réticents ou éprouvent de la difficulté à parler le «bon allemand», relate Thomas Studer. Les échanges sont donc limités et il est courant de préférer communiquer en anglais entre Confédérés.

Pourtant, d'éventuelles fautes d'allemand et la présence du dialecte n'empêchent pas d'être compréhensible aux oreilles d'un Alémanique. Nul besoin de retomber sur l'anglais ou de laisser nos voisins parler français: «Il faut plus de courage, aussi dans l'esprit d'un dialogue polyglotte!» défend le directeur de l'Institut de plurilinguisme.

Dans le même esprit, Slavka Pogranova se félicite du programme «Röstiblog», qui met en contact des classes genevoises et alémaniques virtuellement autour d'un blog commun. Une bonne façon supplémentaire de rendre l'apprentissage de l'allemand motivant. **Florian Gatignon**